

**DYNAMIQUE AGRAIRE PRÉCONTEMPORAINE
DANS LES SAVANES COTONNIÈRES DU PAYS BWA
AU BURKINA FASO**

**CONSÉQUENCES SUR LA PLACE, ANCIENNE OU ACTUELLE,
DE LA JACHÈRE**

**Georges SERPANTIÉ *,
Manaka DOUANIO * & Jean-Noël THOMAS ***

* Institut de recherche pour le développement (I.R.D., ex-Orstom), B.P. 171 Bobo-Dioulasso (Burkina Faso).

RÉSUMÉ D'AUTEUR

L'histoire agraire de la région bwa représentative de la zone cotonnière soudanienne burkinabé, a été examinée au travers de multiples sources. Les Bwabas s'organisaient en communautés villageoises d'agriculteurs-guerriers. Leur histoire comporte d'abord une longue période de hameaux autonomes. L'homogénéité dans les rapports de force permettait la dispersion et la mobilité des populations d'agriculteurs sur l'espace habitable. L'évolution agraire a été surtout orientée par des changements politiques et elle a joué sur les facteurs environnementaux. La période 1720-1920 est marquée par une grande insécurité porteuse de resserrement du peuplement, simplification de l'organisation spatiale, concentrations foncières et différenciation inter-régionale des systèmes agraires. La confrontation avec l'étranger a favorisé le regroupement sur les sites défensifs salubres ou une ouverture à l'extérieur. Enfin l'ère coloniale, qui débute par un déplacement massif vers des espaces de refuge en plaine, est une période d'aménagement régional, de complexification des systèmes agraires et d'effritement des unités de production lignagères. Mais le système de culture choisi est fondé sur l'alternance de cultures courtes (5-10 ans) et jachères longues (20-40 ans). Il s'explique par une adaptation à la faible inertie de l'aptitude culturale des sols grossiers disponibles sur les sites défensifs, jointe au refus social de l'élevage bovin. Il impliquait de contrôler un parcours de culture important pour conserver les potentialités du milieu et garantir la productivité du travail. Inversement, le contrôle socio-politique du territoire communal et de ses ressources profitait d'une utilisation périodique et extensive des brousses, tandis que l'usage plus fréquent et plus intensif des terrains proches des résidences fondait les droits fonciers familiaux. Les villages qui privilégiaient la culture permanente intégrée à l'élevage sont des exceptions liées à la rencontre de plusieurs facteurs : sols argileux, contacts étroits avec des sociétés d'éleveurs, confinements extrêmes.

Mots clés :

Bwa — Histoire — Systèmes agraires — Savane — Soudanien —
Jachères — Burkina Faso.

SYNOPSIS

*The evolution of the precontemporary agrarian systems of the Bwa people
(Cotton region of Burkina Faso)*

Influence on ancient and actual place of fallowing

The evolution of pre-contemporary agrarian systems of a sample of burkinabe sudanian coton zone, the bwa region of Bondoukuy, was studied through multiple sources. The Bwaba were peasants and warriors, organised in villages. The history of this society began in a long period of scattered, unstable, self-governing hamlets Homogeneous power ratios allowed the scattering of the population Agrarian evolution was especially oriented by political changes, peasant societies playing on environmental factors. During the two last centuries, insecurity led to simplified agrarian systems but differentiated between zones. Until 1920, insecurity favoured confining on healthy and defensive plateaus, and sometimes alliance with strangers. After the colonial conquest, peasants moved to the plains. Then the colonial period was a time for regional management, agrarian complexification and social disintegration. But the frequent choice of a long-fallow farming system (5 years cropping, 40 years fallowing) is related to the weakness of sandy soils added to the social refusal of cattle owning. This choice implied the control of a large cropping territory in order to preserve environment potentialities and productivity of the work. Inversely, the temporary crops and resulting parkland reaffirmed the village territory. Permanent intensive cropping around the villages resulted in familial cropping concessions. bwa towns privileging integration of cattle to permanent and plotted cropping are exceptions and generally linked with combined factors : extreme population confining, close contacts with herdsmen societies and available clayey soils

Key words :

*Bwa — History — Farming Systems — Savannas — Soudanian —
Fallows — Burkina Faso.*

INTRODUCTION

Les savanes cotonnières des régions soudaniennes d'Afrique focalisent des enjeux économiques, environnementaux, sociaux fondamentaux. Terres d'accueil de pasteurs et de paysans confrontés aux difficultés des zones soudano-sahéliennes, ce sont des régions de production pour la consommation intérieure et l'exportation (céréales, coton, karité, élevage). Elles possèdent aussi les derniers vestiges des écosystèmes de savane, garants des ressources qu'ils renouvellent : ressources en bois, faune, sols, pâturages, et biodiversité.

Devant la remise en question, sous la pression d'utilisation des terres, des périodes de régénération des sols et des ressources biologiques que représentent les jachères, de nombreuses voix se sont élevées pour attirer l'attention sur les risques d'une saturation ou d'un épuisement de ces ressources (VAN DER POL, 1991 ; DEVINEAU & GUILLAUMET, 1992 ; TAONDA *et al.*, 1995).

Sans adaptation ou sans réaction significative à court terme, il est à craindre la ruine des économies, telles celles qui sont bâties sur l'industrie cotonnière et sur l'élevage, qui s'appuient largement sur l'exploitation minière de ces ressources (BORDERON, 1990).

En examinant les systèmes agraires d'une région représentative de la zone cotonnière burkinabè, c'est-à-dire l'interaction dynamique entre un système bio-écologique et un système socio-culturel, nous serons à même de préciser ces risques.

Il faudrait connaître en particulier les bases historiques de l'acquis technique, des structures spatiales, de la répartition des noyaux de peuplement, de la logique des systèmes fonciers et des systèmes de culture, enfin de l'évolution des milieux exploités.

Il faut comprendre quels ont été les moteurs de cette évolution et particulièrement comment la variabilité écologique a été exploitée dans les stratégies agraires au cours de cette histoire.

Une telle base permettra d'interpréter correctement les structures et l'évolution contemporaine et de mieux éclairer les nouvelles approches de développements régional et local.

Cet article tente surtout de cerner l'histoire des modes d'entretien des ressources en sols et en végétation, et, en particulier, la place et le rôle des systèmes culture-jachère, le terme *jachère* couvrant toute période interculturelle selon la définition retenue par FLORET *et al.* (1994).

MÉTHODE GÉNÉRALE

Dans la région bwa de Bondoukuy, représentative de la zone cotonnière burkinabè et du milieu soudanien (climat sud-soudanien, sols ferrugineux sur grès), l'évolution passée a été examinée en confrontant l'interprétation d'archives, de travaux de spatialisations et d'enquêtes diverses :

- photographies aériennes I.G.N. de 1952 (1/50 000) ; cartes de la végétation et de l'occupation du sol (DEVINEAU & FOURNIER, 1997 ; SERPANTIÉ & THOMAS, 1998) ; cartes pédologiques (KISSOU, 1994 ; ZOMBRE, 1995) ;
- relation du voyage de BINGER (1892) ;

— travaux des historiens et anthropologues (SAVONNET, 1960, 1986 ; CAPRON, 1973 ; SCHWARTZ, 1996) ;

— traditions orales de Bondoukuy recueillies par nous-mêmes, SOULI & SERPANTIÉ (1996), BASSOLE & DESPLANQUES (1995) et LEMOINE (1995). Elles ont été recueillies par enquêtes auprès des anciens Bwaba.

La confrontation des diverses cartes permet d'identifier des liens entre les dynamiques propres, stratégies et moyens techniques des groupes sociaux en présence, avec les contraintes et atouts de l'environnement.

RÉSULTATS ET DISCUSSION

L'environnement naturel et ses contraintes

La toposéquence régionale montre quatre secteurs principaux : les plaines alluviales du Mou-houn et du Tui, les plaines du bas-glacis, les cuirasses du moyen glacis et le plateau gréseux (fig. 1, 2 et 3).

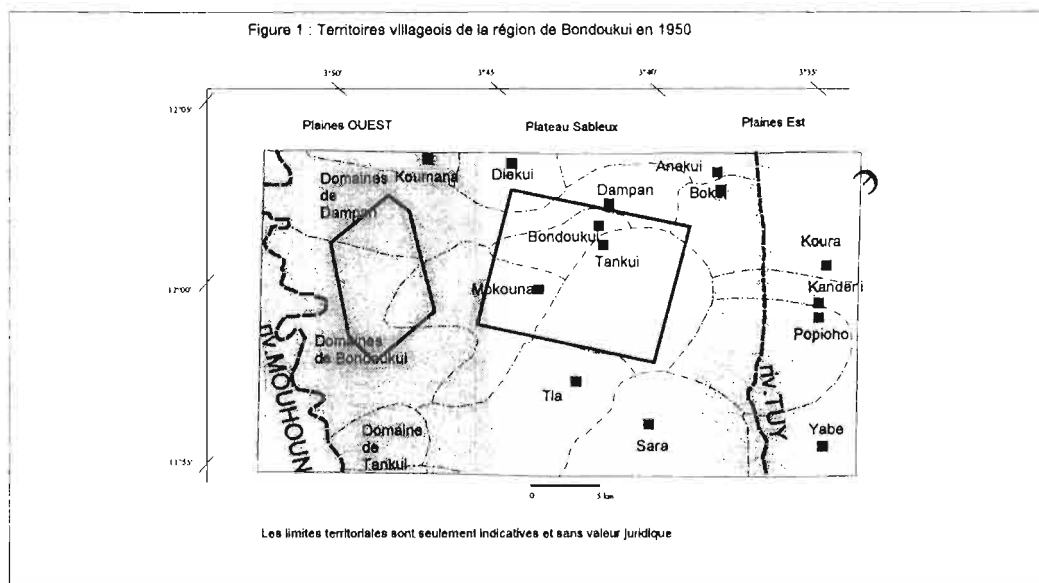


FIG. 1. — Territoire villageois de la région de Boukoui en 1950.

Sur une largeur de cinq kilomètres, de part et d'autre des rivières permanentes, les zones alluviales inondables à *Hyparenia* spp., forêts-galeries et forêts claires exercent une action répulsive pour l'homme : sols alluviaux inondables ou trop argileux pour être cultivables manuellement, domaine des fauves, des singes et des éléphants déprédateurs de récoltes. Les glossines vectrices de la trypanosomase y pullulent, rendant toute présence humaine prolongée dangereuse. En revanche, l'onchocercose est absente dans cette région de méandres en aval de Lahirasso, où sont rares les gîtes de simulies.

Le bas-glacis est une unité caractérisée par un ensemble de plaines mal drainées à très faible pente (< 0,5 %) entrecoupées de témoins cuirassés du moyen-glacis. Il borde le réseau hydrographique principal (Mou-houn et Tui) au-delà des zones al-

luviales. Suivant la finesse des grès sous-jacents, la place dans la topo-séquence, et la présence de cuvettes inondables, ces sols peuvent prendre une texture argileuse, limoneuse, sableuse, ou gravillonnaire. Ils rencontrent tous les degrés d'hydromorphie depuis des sols rouges ferrallitiques en piémont de cuirasses jusqu'aux sols argileux inondables des cuvettes mal drainées (fig. 2, p. 30). Entre ces extrêmes, les sols les plus recherchés pour la culture sont les sols ferrugineux sablo-limoneux à taches et concrétions, car à la fois riches, relativement sains, pourvus de remontées capillaires, faciles à travailler et peu susceptibles d'érosion vu les faibles pentes. Leur principale limitation est leur structure défavorable après mise en culture, qui limite drainage et enracinement. Le bas-glacis, habité autrefois mais déserté au XIX^e siècle, était couvert de savanes herbeuses pérennes à bosquets de termitières dans les zones

serté au XIX^e siècle. était couvert de savanes herbeuses pérennes à bosquets de termitières dans les zones inondables, de forêts claires sur les sols bien drainés, et de forêts denses sur les sols hydromorphes non inondables. Après des cultures

temporaires, il se couvrait d'une savane herbeuse boisée ou d'une forêt dense secondaire. Il est aujourd'hui le domaine le plus cultivé dans la région.

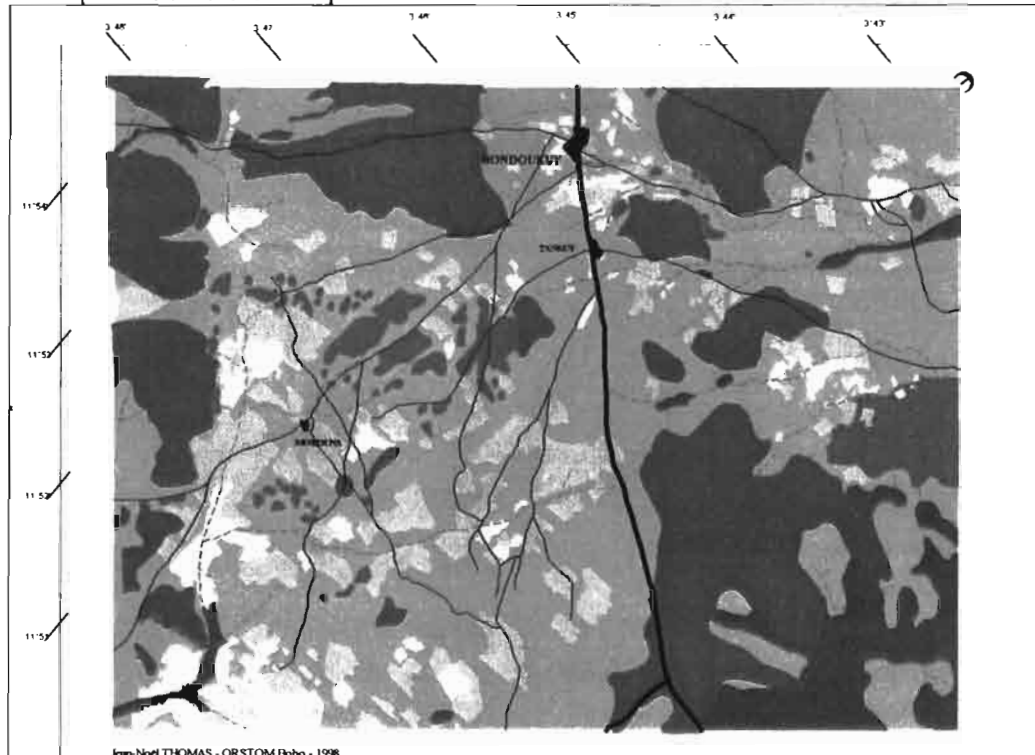
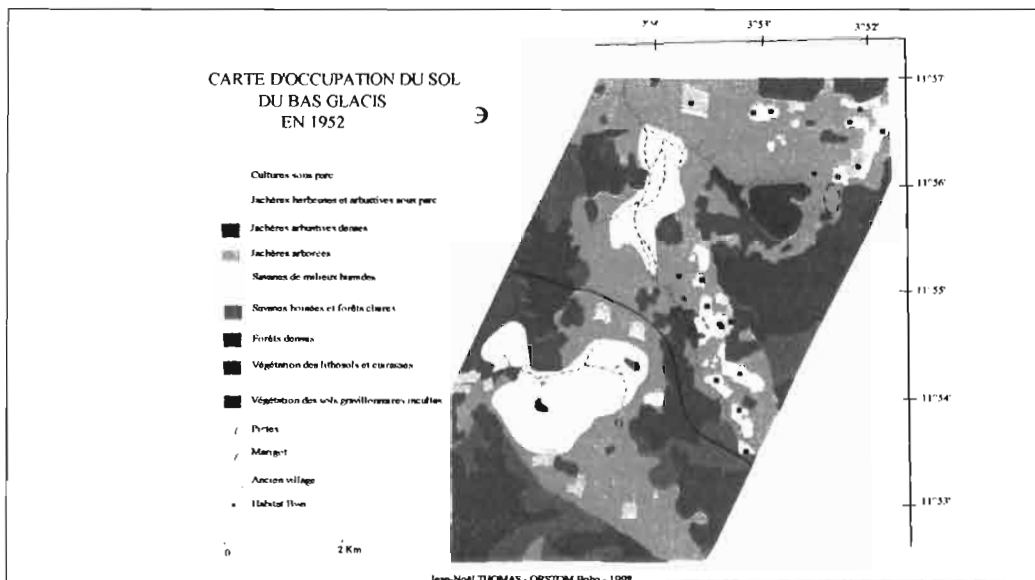


FIG. 2. — Carte d'occupation du sol du plateau de Bondoukou en 1952.



Le moyen-glacis est représenté par des buttes ou des plateaux allongés cuirassés de faible altitude (280-320 m). Il a été fortement disséqué par un réseau hydrographique dense et rectiligne descendant des plateaux. Des glacis-versants carapacés relient les lambeaux de moyen glacis au bas-glacis. Les pentes atteignent quatre pour cent. Les sols gravillonnaires sur carapace sont colonisés par une brousse à combrétacées. Une savane à bosquets couvre les cuirasses : formations herbeuses étendues à *Loudetia togoensis* sur les lithosols, bosquets denses à ligneux diversifiés avec graminées pérennes *Andropogon gayanus*, *Andropogon ascindis* sur les zones fracturées.

Le « plateau » (alt. moyenne 360 m) constitue l'interfluve entre le bassin du Mou-houn et du Tui. C'est un glacis structural sur grès durs à ciment kaolinitique ou ferrugineux, dénudé de ses altérites par endroits ou surmonté de témoins cuirassés

(moyen glacis à 350 m, haut-glacis à 400 m). Il est bordé d'une côte rocheuse descendant en gradins vers le bas-glacis oriental du Tui. La pédogénèse y a donné naissance, en zones convexes, à des sols rouges sableux, ferralitiques, pauvres, et, à proximité des drains, à des sols ferrugineux sableux à sablo-limoneux hydromorphes, les plus recherchés. Certaines arêtes, piémonts de cuirasse et zones de changement de pente sont marquées de glacis versants carapacés, cultivables mais sur de très courtes périodes. La végétation actuelle, une savane boisée, est plus basse et plus ouverte que sur les bas-glacis. Mais on trouve encore quelques forêts claires en piémont des cuirasses et des forêts denses sur sols hydromorphes en bordure des drains ou dans les vallées qui s'inscrivent dans le piémont de la côte gréseuse, dans des secteurs protégés de l'exploitation. Cela indique que cette zone était pourvue dans le passé de formations végétales denses similaires à celles du bas-glacis.

Le système agraire bwa précolonial de la région de Bondoukuy : mise en place historique

La région de Bondoukuy ainsi que la vallée du Mou-houn sont des espaces très anciennement habités et cultivés par la société bwa, un groupe constitué au moins dès le x^e siècle mais d'origine mal connue, dont la principale particularité fut le refus de tout pouvoir organisé supra-communal (CAPRON, *op. cit.*). Il fut probablement aidé en cela par sa position mitoyenne contournée par les grands courants impériaux et migratoires, que ce soient, au Nord-Ouest, les grands empires islamiques, et, à l'Est, les royaumes mossi. Il fut isolé de surcroît par des groupes tampon, les Samos et Soninkés-Markas à l'Est (dès le XII^e siècle) et les Sénoufos et Bobos, à l'Ouest, peuples soumis aux efforts de colonisation politique des Dioulas de Kong ou de Sya (l'actuel Bobo-Dioulasso). Selon CAPRON (*op. cit.*), la région de Bondoukuy-Bereba-Wakara (le kyiho méridional) est précisément l'un des deux centres de dispersion (ou de redéploiement) du peuplement bwa. Le pays bwa, bien que traversé vers 1720 par les cavaliers dioulas de Kong en vue de constituer une aire tributaire et un axe de commerce caravanier (le Guiriko), est donc resté très largement autonome.

L'histoire agraire de la région de Bondoukuy, avant l'époque coloniale, présente une longue période de hameaux autonomes, en rupture avec deux siècles (XVIII^e et XIX^e) marqués par l'insécurité et l'ouverture, porteurs de nouvelles différenciations.

LES « TEMPS ANCIENS »

L'essentiel des sources de l'histoire est constitué par les vestiges d'habitat, les traditions orales des différents groupes de la région ainsi que par quelques chroniques en arabe. L'histoire bwa débute par une longue époque de hameaux autonomes. SAVONNET (1986) considère que cette période court jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Chaque hameau regroupe moins d'une centaine d'habitants, répartis en un petit nombre d'unités lignagères, placées sous l'autorité de l'aîné de la famille fondatrice.

Des échanges matrimoniaux, unions initiatiques, alliances défensives créent de petits espaces intercommunaux.

La région dans son ensemble (plateau et plaines) est parsemée de ruines de ces anciens hameaux en forme de tumulus plus ou moins élevés, indiquant qu'ils étaient reconstruits sur leurs propres ruines. Les vestiges les plus récents sont encore accompagnés d'une végétation spécifique (baobabs, forêts denses à *Anogeissus leiocarpus*), d'abris sous cuirasse, de tas de scories, de sols gris à recouvrement gravillonnaire dits « anthropiques » (KISSOU, *op. cit.*). Il y avait vraisemblablement des cultures périphériques aux hameaux, la grande mobilité conduisant à une véritable culture itinérante à longue période. Un lignage ou le village complet déménage vers un espace vierge pour une raison ou une autre, mauvaise année, épidémies, conflits internes ou externes, oracles, augmentation de population. L'idéologie bwa, chantée par Nazi BONI (1962), est une idéologie d'égalité, d'honneur et d'héroïsme. Le prestige est d'abord affaire de classes d'âge initiatiques, de beauté athlétique, d'héroïsme individuel à la lutte (compétitions intervillageoise), au combat, à la chasse aux fauves ou au travail des champs. Le qualificatif *baza* (« brave », « fils d'homme ») est l'enjeu principal. Les lignages surenchérisent sur le nombre de greniers ou au cours des fêtes (cultures collectives, funérailles, danses de masques) par la démonstration et la dilapidation ostentatoire des biens. Mais, l'accumulation à fins de prestige individuel est exclue. La compensation matrimoniale est composée d'une dot, *yamoumoua*, et surtout de prestations en travail, pendant les fiançailles. L'activité économique vise à satisfaire les besoins de subsistance, à assumer des obligations religieuses, festives ou communautaires, et à permettre une certaine accumulation au niveau du segment de patrilignage (récoltes, bœufs, cauris, métaux précieux, pagnes de fêtes) et matrilignage (pagnes, cauris, bijoux). Les guerres intervillageoises qui alimentent la mobilité visent l'affirmation territoriale, la sauvegarde des lieux de pêche ou l'émulation patriotique qui renforce la cohésion du groupe villageois. La compétition entre villages et lignages absorbent les énergies.

INFLUENCES EXTÉRIEURES PRÉCOCES

Si ce n'est dans certains secteurs frontaliers du pays bwa, pays kademba influencé dès le XVI^e siècle

par les éleveurs Dagaris-Wilés, et pays nahatusyo soumis aux incursions fulbées, qui apparaissent comme des exceptions, SAVONNET (*op. cit.*) note la faiblesse de l'élevage, l'importance générale des champs itinérants et le faible rôle joué par les champs permanents.

Jusqu'au début du XIX^e siècle, les Peuls installés de longue date (XVI^e siècle ?) sur les pâturages d'hivernage des plateaux gréseux du nord-ouest, à proximité des pâturages de saison sèche du Sourou et du Mou-houn, vécurent en contact étroit avec les Bwabas, échangeant des produits ou du travail agricoles contre des produits d'élevage ou des soins de gardiennage. Mais du fait de l'opposition des Bwabas à une compétition individuelle sur la richesse, les animaux confiés restaient rares ou maintenus en transhumance, ne profitant pas directement aux champs de la famille propriétaire. Et encore, cette fumure était-elle parfois « transportée sur le dépôt de détritux communal et redistribuée ainsi entre tous les exploitants » (CAPRON, *op. cit.*).

Une influence économique beaucoup plus déterminante fut liée au dynamisme commercial des Dafings, les Markas de la boucle du Mou-houn, qui, commerçants et artisans (tissage, teinture) autant qu'agriculteurs, créèrent des marchés florissants où ils collectaient, auprès des femmes, beurre de karité, néré fermenté et autres condiments, et, avec les hommes, fer et surplus agricole (mil) qu'ils confiaient aux caravaniers dioulas, contre des biens que les Bwabas ne pouvaient produire ou insuffisamment : kola, sel, poisson séché. Cette présence était sans doute facilitée par la grande proximité d'organisation villageoise des deux groupes et par l'opposition de leurs conceptions. Ainsi les Markas étaient paysans par nécessité plutôt que par goût et souvent islamisés. À l'inverse, les Bwabas étaient attachés à leur religion traditionnelle, à la noblesse du travail de la terre, refusant dans l'économie de marché l'individualisme économique au travers duquel elle s'exerçait chez les Markas (CAPRON, *op. cit.*).

UNE ÉPOQUE D'INSÉCURITÉ CHRONIQUE

Depuis les premières incursions dioulas (1720), attaques, impositions, pillages et politique de division des Dioulas de Kong, des Bobos-Dioulas de-

puis leur « poste avancé » de Bossora, des Peuls du Macina et de Barani, des Markas, les luttes intervillageoises se succèdent, imposant le regroupement de hameaux en bourgades. Ces petites cités fortifiées sont parfois concentrés en nébuleuses d'alliés, séparées par de grandes brousses vides. C'est le cas de la nébuleuse de Bondoukuy. Selon la généalogie des chefs de terre, la création des villages « premiers » de Dampan et Moukouna remonterait au XVIII^e siècle, puis Tankuy, enfin, plus tardivement, Bondoukuy au XIX^e siècle.

Au-delà du groupe local limité à un ou deux lignages, se constituait ainsi le village, organisation communautaire possédant une vie intérieure, institutionnelle et économique propre, conférant un sentiment patriotique ardent à ses habitants.

Sous la pression de l'insécurité et de la concentration humaine, des cultures péri-villageoises permanentes se développent, associées à un petit parc à *Faidherbia albida*. Mais les productions restent très insuffisantes, en l'absence d'un bétail suffisant pour leur fumure. L'assolement principal est constitué, en temps de paix, par de grandes soles temporaires collectives dans les brousses avoisinantes, ou sur les terrains les mieux dégagés pour être défendables, donc souvent les plus pauvres. La main-d'œuvre est absorbée par des tâches de défense, et réduite par les pertes humaines consécutives aux raids. La production diminue, ajoutant la crise alimentaire à la crise politique.

Dans ce contexte nouveau, l'organisation spatiale émiettée et fluide des terroirs familiaux juxtaposés est remise en question. La production est assumée unitairement par la communauté villageoise, aucune initiative ne pouvant être laissée aux familles individuelles dans un contexte d'insécurité (SAVONNET, *op. cit.*). Les villages les plus cohérents, à l'organisation socio-politique forte, pratiquent avec discipline la rotation d'une immense sole villageoise (divisée en champs familiaux) sur le territoire villageois de brousse. Ce grand bloc s'ajoute au petit bloc de champs permanents villageois.

Cependant les regroupements, parfois forcés, ont aussi des inconvénients. Des tendances autonomistes se révèlent parfois entre quartiers mal inté-

grés au village, chacun s'organisant, voire se défendant, pour son propre compte. Ce processus conduit à des pratiques d'aménagement spatial différentes. Certains villages effectuent une gestion partagée du territoire villageois à partir des quartiers. Des parties de territoires communaux sont enclavés dans d'autres territoires. Parfois une alliance conduit à la mise en commun de territoires villageois auparavant séparés. La territorialisation villageoise complexe et diversifiée actuelle, qui gêne aujourd'hui bien souvent l'application de plans de gestion des terroirs villageois préconçus, est directement le produit de cette histoire mouvementée (SOULI & SERPANTIÉ, 1996).

Les tensions et différenciations sociales internes s'accroissent. Les rançons imposées par les conquérants développent la monétarisation, profitant aux lignages les plus commerçants, qui rachètent parfois les charges politiques détenues par les lignages fondateurs.

Les guerres intervillageoises ne sont pas la seule manière de conquérir des terres. La culture itinérante pratiquée de manière ancestrale à l'échelle des villages et des quartiers constitutifs, mais aussi la visite annuelle des lieux de pêche par le village entier, contribuent à la constitution progressive des limites des territoires communaux et des concessions foncières des quartiers, telles qu'on les observe aujourd'hui. JEAN (1975 ; 1993) et GASTELLU (1980) ont bien mis en évidence la source de droit foncier que constitue dans de nombreuses sociétés africaines les défrichements périodiques ainsi que l'entretien d'un parc arboré.

L'ÉPOQUE DES CHEMINS DIOULAS ET DES CHEFS-LIEUX

Au XIX^e siècle se constituent des lignages guerriers dans les « chefs-lieux », renforçant une stratification statutaire préexistante basée sur l'antériorité ou les prouesses guerrières (lignages bazas privilégiés et lignages kayabas dominés) par une stratification économique (captifs, accumulation monétaire, bétail, armement). Cette évolution est due à l'influence des ethnies conquérantes, islamisées, lettrées et commerçantes issues de l'ancien empire du Mali mais aussi yarsé, haoussa et fulbé (LEMOI-

NE, *op. cit.*), sur un terrain social bwa fragilisé par l'insécurité et le regroupement. Les centres de production de fer et d'outils (comme Moukouna et Bondoukuy), destinés au commerce régional, offrent le principal moteur économique de cette évolution. Ils permettent en particulier l'achat de chevaux et de fusils et l'installation d'artisans d'armes (mercenaires doghosies). Ce renforcement permet une ouverture interrégionale, avec la création de marchés markas, d'une route commerciale Kong-Bandiagara passant par Bossora et d'une route vers le pays mossi passant par Bossora, Bondoukuy, Wakara et Ouahabou. Les lignages dominants servent de logeurs aux étrangers, arbitrent les litiges intervillageois, voire imposent eux-mêmes tribut aux lignages dominés, passent des alliances guerrières avec des cavaliers fulbés contre des villages irréductibles et hostiles. Ils favorisent l'installation de pasteurs fulbés transhumants et de bergers. Ces Peuls dressent les chevaux et gardent les troupeaux bovins des notables et des forgerons enrichis. Les bouviers des familles aisées sont des Peuls pauvres ou leurs captifs rimaïbés logés au village et intégrés, après mariage avec des femmes bwas, fondant des lignages forowas bwas, au patronyme fulbé mais aux activités paysannes actuellement. Des étrangers protégés par ce nouveau pouvoir centralisé peuvent aussi passer ou s'installer à demeure, artisans forgerons, griots, tisserands, paysans-commerçants musulmans markas. Les captifs accroissent la force de travail des lignages dominants, en particulier pour les travaux pénibles de défriche qui, près du village, fondent les maîtrises foncières et parcs arborés lignagers, et, loin du village, permettent d'accéder à des surplus de production importants.

Sous l'influence extérieure, la société bwa renforce alors sa complexité et sa stratification statutaire (LACOMBE, *comm. pers.*), renforçant en particulier la séparation sociale des tâches (création de castes de griots et des forgerons, abandon du tissage par les paysans).

La localisation géographique des villages développant ces changements politiques ne relève pas du hasard. La naissance de petites cavaleries et l'attraction de pasteurs fulbés transhumants ont été encouragées par l'environnement sain et relativement ouvert de ces plateaux herbeux, éloignés des forêts insalubres.

C'est à cette époque que les hameaux des plaines disparaissent les uns après les autres, soumis peu à peu par les villages des plateaux. Dans la plaine ne subsiste aujourd'hui que le hameau de Koumana. En intégrant ces populations pourvues d'un territoire propre, le village acquiert des territoires potentiels permettant aux lignages riches d'y initier une maîtrise foncière lignagère par défriche. C'est dire le rôle qu'ont eu la guerre et le commerce dans l'acquisition territoriale, d'une part, dans l'acquisition foncière lignagère, d'autre part. C'est à ce niveau qu'intervenait la force de travail des captifs, qui multipliait la force de travail des lignages dominants pour la défriche. Dans l'autre sens, la croissance démographique de ces bourgades pouvait être assez forte pour qu'elles fondent de petites colonies vers des brousses voisines, tout en conservant la chefferie territoriale. C'est le cas du village mère Bereba et son village « fils » Boho-Bereba, de Syn-Bekuy (*bekuy* mot-à-mot : « chef-lieu ») et ses colonies de Dounkuy, Zèkuy.

Le système d'utilisation des sols à la fin du XIX^e siècle

LE SYSTÈME FONCIER

Le système foncier bwa mêle étroitement le religieux, le socio-politique et l'économie agricole. Suivant CAPRON (*op. cit.*) et nos enquêtes, le système foncier s'organise selon deux notions juridiques qui sont aussi des entités religieuses. Le lignage du premier occupant sert à la médiation privilégiée entre les hommes et Nyinlé (« herbe-

ensemble » = savane, brousse, par opposition au village) ou Nyumuni dans d'autres régions, la Brousse. Ensuite Ta (ou Tû dans d'autres régions), « l'espace », « l'étendue » des Ancêtres, fonde la propriété foncière relative aux champs et jachères waris issues des défriches successives du lignage. Le médiateur de Nyinlé, aussi « propriétaire » de Ta est le *tatchinibe*, mot-à-mot « espace-sol-chef », le chef de terres du village. La prise de possession

d'un espace forestier par des migrants bwars fondant une communauté villageoise commence par un pacte de vie durable avec Nyinlé, garantissant la fertilité de la terre et la démographie du groupe. De ce pacte, dont le prix à payer était dramatique à l'époque, et de son renouvellement annuel lors des rites propitiatoires et fêtes de prémices, découlera la chefferie à la fois territoriale et sociale du ou des lignages fondateurs. Cette charge peut être en effet attribuée alternativement à plusieurs lignages (cas de Bondoukuy). Elle fut parfois usurpée au cours de l'histoire mais en principe conservée, même en cas de départ du lignage possesseur vers un autre village. Le chef de terre répond de la survie des siens (BENOIT, *op. cit.*), en favorisant l'harmonie entre monde de la brousse et monde des hommes : faire respecter les interdits, diriger les sacrifices propitiatoires, les rituels de préludes et prémices des combats, battues et saisons agricoles. Mais il n'a pas de rôle technique, à proprement parler. Les décisions de défriches, de mise en jachère sont menées au niveau des exploitants ou des conseils villageois. C'est parce que ce pacte avec Nyinlé touche à la démographie que, tant qu'existent des brousses disponibles, un village ne peut refuser d'y accueillir des étrangers désireux de rejoindre et conforter le groupe. Les droits de défriche d'une brousse (souvent une ancienne jachère frappée d'oubli) sont équivalents pour tous les citoyens, sous réserve de prévenir le chef de terre qui effectuera les rites appropriés. Des repères connus (collines, cuirasses, marigots de pêche, bosquets...) parsèment l'étendue de ces territoires villageois mais les limites exactes, ne reposent parfois que sur le souvenir d'anciennes défriches par les aînés. Ainsi lorsqu'un groupe d'étrangers demandent aujourd'hui à s'installer sur des brousses, non disputées et non cultivées de mémoire d'homme, les différents villages riverains se partagent ces hôtes en nombre égal, sans référence à un cadastre.

La maîtrise foncière lignagère (de type Ta) mêle tout autant le religieux et le socio-politique. Elle est confiée à l'aîné des segments de lignage (maîtres du couteau *kahobaso*). Elle est fondée sur la mise en valeur du sol par défriche. Toute reprise d'une jachère ou tout commencement de travaux agricoles requièrent d'entrer préalablement en contact avec les Ancêtres, qui ont passé alliance avec Nyinlé. L'exploitant remet ici le poulet de sa-

crifice au gérant foncier lignager. Le droit de gérer des terres est reconnu à ceux qui sont devenus membres de plein droit de la communauté. Il n'est plus fondé sur une relation de médiation mais d'autorité : celle qui lie à son chef les membres d'un groupe, village, lignage, famille élargie. Ce droit foncier est plus précaire car lié à l'implantation humaine elle-même, donc caduc en cas de départ, le territoire villageois étant inaliénable. Mais il donne plus de droits et d'avantages économiques que le droit de type Nyinlé, qui procure à son détenteur surtout des devoirs. Le gérant lignager peut ainsi refuser sa terre à un demandeur ou sacrifier aux Ancêtres contre un délinquant ou un fauteur de litiges fonciers. En revanche, il dépendra toujours des autorités villageoises, pour la cession de terre à des étrangers au village. Les étrangers lui offrent une part symbolique de la récolte. L'acquisition de ce droit foncier procède de la première défriche et s'entretient par reprise régulière des jachères qui ne doivent donc pas être trop longues, surtout près du village et en bordure des domaines (2 ou 3 ans dans l'auréole des champs permanents, 2 ou 3 dizaines d'années dans l'auréole intermédiaire). Les héritiers bénéficient ainsi en priorité des jachères et des arbres de leur parents. Tout l'art d'un chef de lignage est non seulement d'occuper correctement sa portion mais aussi de chercher à l'agrandir latéralement et aux dépens de la brousse. Le prêt de terres existe et ne remet pas en cause les droits fonciers du prêteur. Les limites foncières sont ainsi très claires, étant tracées par les limites d'anciens champs encore visibles et par le parc arboré, souvent très dense. Cette notion s'appliquait autrefois exclusivement à la périphérie du village, domaine des cultures permanentes.

Mais un système de culture intermédiaire existait très certainement, entre champs permanents et champs itinérant. Ainsi BINGER explique qu'à Bondoukuy, il fallait une demi-heure de marche pour atteindre les champs villageois. À la fin du XIX^e siècle, une vaste auréole de cultures à jachères plus courtes existait donc autour des bourgades, permettant la constitution à faible distance des villages de parcs arborés lignagers (nés et karités), dont les surplus de production, après transformation, étaient vendus aux commerçants. Dans ces espaces, une certaine compétition foncière

existait entre familles élargies, en particulier pour l'exploitation des arbres et des meilleures terres. Bien que CAPRON (*op. cit.*) note que la notion d'accumulation foncière reste étrangère à la pensée économique bwa, la rivalité foncière s'affirmait ainsi sur les espaces proches des grosses bourgades, à la faveur d'une dégradation du système à jachère longue et du renforcement du rôle économique du parc arboré dans un contexte commercial plus incitatif. Cette apparition d'une rivalité sur un espace plus grand que l'auréole des champs permanents impliquait d'appliquer le droit foncier sur une distance au village croissante, préfigurant le découpage foncier actuel total du territoire entre lignages.

L'existence de ces droits a de nombreuses conséquences. Socialement, il existe une équivalence entre la taille du domaine foncier maîtrisé et la taille de la clientèle socio-politique du lignage et l'assurance pour tous d'accéder à des terres. Sur le plan agricole, il y a l'assurance de retrouver une terre reconstituée après abandon de sa parcelle, évitant ainsi d'épuiser les terres non fumées et de dégrader le terroir. En matière d'environnement, cela crée des paysages en mosaïque du fait de la présence de petites jachères relictuelles issues de défriches incomplètes, trop petites pour intéresser un demandeur, et qui servent de réservoir d'espèces et à la stabilisation des versants.

LE SYSTÈME DE PRODUCTION

Même si certains lignages, en particulier ceux tournés vers la métallurgie, l'artisanat et les griots, ignoraient ou ne pratiquaient pas la céréaliculture (LEMOINE, 1995), ils étaient nourris par les lignages paysans. L'agriculture restait vivrière et tournée vers la fourniture de biens aux maisons. Selon BINGER, les surplus de production destinés à la nourriture des commerçants de passage semblent avoir plutôt concerné de petites quantités de mil et l'igname. L'igname était cultivé dans les jardins et les bas-fonds et non en brousse dans cette région (SAVONNET, *op. cit.*). BINGER décrit comme biens d'échange : le fer et les produits manufacturés dérivés (fers de houe, fusils...), le beurre de karité, les boules de néré, les chevaux, les captifs, les cauris. De même, le coton arbustif d'origine asiatique

(LACIÈRE, 1966), introduit par les civilisations mandés, en particulier marka, selon plusieurs auteurs (BINGER, HEYTE, in CAPRON, 1973), n'était cultivé que très secondairement, pour les besoins vestimentaires des anciens en signe de leur position sociale, et pour produire les pagnes cérémoniels (enterrements, mariages).

Le champ collectif *soumbwa nyuhun*, était travaillé par les hommes de la grande famille (env. 50 habitants) conduits par un chef de culture. Les défrichements étaient largement assurés par des captifs. Ce champ vivrier était une parcelle de la clairière tournante communale. Les femmes assuraient les travaux domestiques et de cueillette. Ce système communautaire et hiérarchique caractérisait l'ordre villageois fondamental, complété par l'entraide chaleureuse et motivante au sein des classes d'âge initiatives.

LES CHAMPS DE BROUSSE

BINGER (*op. cit.*) qui traverse la région déserte du bas-glacis ne signale les grands champs itinérants de Bondoukuy qu'au niveau du plateau, à dix kilomètres de Bondoukuy (secteur de Dui). Les anciens de Bondoukuy nous parlent d'une moyenne assez suivie de cinq ans de cultures (sorgho puis mil), quarante ans de jachère, comme système de culture des anciens champs de brousse éloignés du village.

On a vu que le beurre de karité, principale activité productive féminine, était à la fin du XIX^e siècle un produit d'échange dans cette région. Cependant, une pratique de cultures courtes et longues jachères ne permet pas d'établir un parc très productif : les karités maintenus à la défriche sont petits et jeunes, ou au contraire très élancés, ou épuisés par la compétition en forêt claire et les feux violents dans la savane boisée. Ce régime profite plus au néré, qui vieillit mieux, qu'au karité. En revanche, la pratique de jachères plus courtes et de mises en culture plus longues dans la zone périphérique villages (5 à 10 ans de culture, 15-30 ans de jachères) autorise la création progressive d'un parc à karités plus productif. Le karité était donc collecté sur l'essart communal et ses parages et dans le parc de la zone intermédiaire. La récolte du néré

était attribuée aux aînés.

En dehors du déboisement important de certaines essences (*Burkea africana*, *Pericopsis laxiflora*, *Lannea acida*, etc.) sur le plateau pour les travaux métallurgiques (GUINKO et MILLOGO-RASOLODIMBY, 1997), les cycles culture-jachère à plus faible durée de révolution ont certainement contribué à dégrader les aptitudes culturales du milieu près des villages. Les légumineuses (haricot et arachide) cultivées essentiellement dans cette auréole, associées au mil, se sont développées en réponse à cette dégradation.

L'absence de mise en culture des plaines impliquait-elle un manque de terres pour ces populations regroupées ? En fait, la population de Bondoukuy n'avait aucun besoin de cultiver au-delà du plateau comme nous allons tenter de le montrer en nous fondant sur des rendements actuels, selon le système de culture manuel sans intrants sur longue jachère. Pour nourrir, abreuver, stocker en prévision des mauvaises années pour les deux mille cinq cents à trois mille habitants que comptait l'agglomération de Bondoukuy en 1888 (estimation de BINGER, *op. cit.*) à raison de trois cents kilogrammes de céréales par habitant, il fallait donc mille deux cents hectares de cultures céréalières donnant entre sept et huit quintaux à l'hectare, auxquelles on peut ajouter deux cents hectares de productions secondaires. Nous approchons ainsi de 0,5 ha cultivé par habitant, chiffre observé pour 1952. Selon l'extension des parcs péri-villageois à acacias sur photos de 1952, deux cent cinquante hectares formaient les cultures villageoises permanentes des trois villages principaux. Les mille cent cinquante hectares supplémentaires demandent un espace péri-villageois de champs de brousse de cent kilomètres carrés pour réaliser une succession de type cinq ans de mil-quarante ans de jachère. Ceci représente au maximum cent cinquante kilomètres carrés compte tenu de l'existence de trente pour cent de terrains impropres sur le plateau (cuirasses, zones rocheuses, sols à carapace peu profonde) et de dix pour cent de brousses maintenues vides entre villages rivaux. Or, la surface du territoire de plateau de Bondoukuy-Tankuy-Dampan-Moukouna est de cent soixante kilomètres carrés au moins, et nous avons vu que l'intensité culturale étaient plus forte près des villages. Il n'y avait donc aucune néces-

sité de s'éloigner dans les vallées pour les cultiver. De même aucun enjeu foncier ne se présentait tant que les autres villages restaient confinés sur le plateau. Nous pouvons proposer donc une densité démographique par rapport à l'espace exploité de l'ordre de vingt habitants par kilomètre carré à la fin du XIX^e siècle sur le plateau, et de un habitant par kilomètre carré dans le bas-glacis, pour prendre en compte des villages relictuels (comme Zekui, disparu depuis, et Koumana).

L'ÉLEVAGE, LES CULTURES PERMANENTES ET LE PARC À FAIDHERBIA

L'élevage villageois de taurins et le petit parc fourrager à *Faidherbia albida* surplombant les cultures permanentes des villages du plateau ont été développés à l'époque d'insécurité imposant un resserrement et l'intégration des activités agricoles et d'élevage près du village fortifié. CAPRON (*op. cit.*) émet cette hypothèse pour expliquer les grands parcs à *Faidherbia albida* de la rive gauche du Mou-houn (Solenzo, Daboura...). Ces villages étaient soumis directement à la domination des Peuls de Dokuy et Barani, qui chassaient le paysan bwa de la brousse et du plateau gréseux, le confinant dans les zones du bas-glacis, où les terres sont profondes et limoneuses, propices au parc. Nous avons vu aussi plus haut que l'acquisition de l'élevage et du parc à *Faidherbia* chez les Bwabas du sud-est s'était effectuée par diffusion du modèle technique dagari-wile voisin, population qui menaçait cette population bwa et la confinait également dans ses terroirs, sur des sols bruns particulièrement propices à la culture permanente. Mais :

[...] chez les Bwaba du Centre et du Nord, qui ne disposent que de faibles quantités de fumure [...], l'auréole des champs permanents entourant le village ne représente [...] qu'une proportion infime des superficies cultivées : l'essentiel de la production céréalière provient des champs de brousse.

SAVONNET (*op. cit.*)

Ainsi, sur le plateau de Bondoukuy, bien que le milieu du plateau (jachères herbeuses, salubrité) soit propice à l'élevage, l'élevage taurin est un

phénomène récent et minime, limité à certains lignages dominants et commerçants. Le parc péri-villageois était peu dense et peu développé, peut-être en rapport avec cette faiblesse de l'élevage. Mais les villages de plateau sont aussi souvent installés sur des sols ferrallitiques acides, secs, et des sols gravillonnaires, peu propices tant à la prolifération des *Faidherbia albida* qu'à la culture permanente.

Cette médiocre situation de l'élevage pourrait être le signe d'une domination tardive et peu influente des Peuls, mais aussi, selon CAPRON, la marque d'un des traits fondamentaux de l'idéologie qui

sous-tend la civilisation bwa, qui refuse toute stratification économique.

Quant aux Peuls pastoraux, ils établissent des campements autour du village, onze familles en 1888 à Bondoukuy selon BINGER. Ceux-ci ont leurs propres troupeaux transhumants en saison sèche (plaines du Mou-houn, repousses sur les jachères brûlées des sols les plus riches du plateau à proximité de points d'eau permanents, marigot de Tia, de Diekuy), donc sans bénéfice pour la fumure des sols villageois. En saison pluvieuse, ils pâturent les pâturages peu productifs mais favorables de zones caillouteuses, piémonts de collines et de sols rouges.

La période coloniale

L'évolution de la concentration des pouvoirs et du foncier s'est poursuivie par la collaboration de certains lignages bazas à la conquête puis à l'administration coloniale du début du siècle depuis la première opération contre Moukouna (1897) par la colonne Destenave (Bondoukuy sera chef-lieu de canton). Ils renforcent par ce dernier moyen leurs maîtrises foncières, particulièrement dans les espaces déserts en limite du plateau et du bas-glacis. Les populations des quartiers hostiles « cassés » par l'armée d'occupation, sont rassemblées à Bondoukuy où elles constituent le quartier Bounwa (« les cases »). Les troubles et règlements de comptes se poursuivent donc et, pour aggraver la situation, arrivent une disette de sécheresse (1913), occasion d'une arrivée de quelques Markas qui feront souche, une épidémie de variole (1915), et une révolte (1916) répondant aux exactions coloniales, en particulier le régime des travaux forcés (portage et routes), qui sera dramatiquement réprimée. La période coloniale amène la sécurité dans les brousses éloignées, contrastant avec les persécutions que vivent les habitants des agglomérations des chefs de canton (réquisitions incessantes, champ de coton collectif obligatoire). On assiste en conséquence pendant le premier tiers du XX^e siècle au retour de l'exploitation du bas-glacis perçu comme un refuge. Les conditions politiques dures font que les modes d'organisation bwa, en particulier le communautarisme de production, perdure. À ce desserrement des terroirs vers les

brousses interstitielles, observés dans toute la zone bwa (SAVONNET, *op. cit.*), on peut trouver aussi des raisons de conquête et de maîtrise foncière. Car il existait une rivalité de plus en plus vive entre les lignages et villages pour la maîtrise politique des terres vacantes et particulièrement pour les gens de Bondoukuy, village récent à la population plus dynamique, politiquement dominant, mais devant leurs droits fonciers sur le plateau à leur travail de mise en valeur aux dépens de territoires des villages premiers, Dampan et Moukouna. Cette conquête par défrichement s'effectuait aux dépens des espaces de brousse d'anciens hameaux vaincus.

Cette extension de l'espace exploité n'est en aucun cas liée à un accroissement démographique. La première moitié du siècle voit en effet une baisse de la population. Les troubles et épidémies du début du siècle se sont poursuivis par une dénatalité généralisée dans certains secteurs, malgré une situation sanitaire et alimentaire variée, et une tradition fortement nataliste et très tolérante. Cette crise démographique est liée en partie aux suites de cette longue période de crise aiguë (CAPRON, *op. cit.*). Elle est aussi due à une épidémie infectieuse occulte mais généralisée de tréponématoses vénériennes stérilisantes, traitée partiellement en 1954-1956 dans le kyiho et la région de Houndé (RETEL-LAURENTIN, 1979). L'épidémie a été activée par l'ouverture inter-régionale de la période coloniale

d'une société encore confinée et vulnérable du fait de l'instabilité du mariage bwa (CAPRON, *op. cit.*).

Cette dénatalité angoissante maintient la société bwa dans un état de frustration et d'apathie manifeste, décrite par SAVONNET pour les années cinquante dans la région de Béréba, par exemple. Selon l'enquête démographique par sondage de 1960 (citée par CAPRON, *op. cit.*), le *kyiho* du cercle de Dédougou compte en 1960, vingt mille habitants bwais, soit pour chacun des deux chefs-lieux (Ouarkoye, Bondoukuy) une population estimée de dix mille habitants bwais, à laquelle on peut ajouter mille habitants dafings, mossis et fulbés, soit dix habitants par kilomètre carré en moyenne sur le département actuel de Bondoukuy (1 100 km²). Les bas-glacis étant inhabités en 1960, la population est concentrée sur la moitié de la surface, soit une densité de résidence de vingt habitants par kilomètre carré. Mais comme les bas-glacis présentent des cultures temporaires, cela revient à une densité d'exploitation moyenne de dix habitant par kilomètre carré brut. Sur les photos aériennes en 1952, la surface cultivée n'est que de 5,0 hab.km² brut sur le plateau et 3,9 hab.km² brut dans le bas-glacis occidental. Le rapport moyen donne 0,47 ha.hab.⁻¹, alors qu'il est de 0,70 ha.hab.⁻¹ à Sabwera et 0,83 ha.hab.⁻¹ à Disankui en 1963 (CAPRON, *op. cit.*), de l'autre côté du Mou-houn. Cette période est donc caractérisée par la faiblesse des surfaces cultivées par habitant dans le *kyiho*, malgré les incitations coloniales et celles du marché. Bien que ces calculs reposent encore sur de nombreuses hypothèses, il apparaît une bonne convergence avec les observations de terrain de SAVONNET.

Le faible dynamisme n'empêche pas d'autres évolutions marquantes : une diversification de l'ordre spatial et des techniques et un effritement des unités économiques. Les champs de brousse ne se regroupent plus par village mais par quartier ou amis de même classe d'âge. Le coton se répand sur sols humides, les vivriers précoces sur sols fumés, enfin riz, taro, igname et vergers en bas-fond. (SAVONNET, *op. cit.*). La monétarisation, jointe au versement des retraites des militaires, vont aussi entraîner l'apparition d'une contestation de la mainmise de l'aîné sur la production et sur les revenus dégagés par ses dépendants. Si le champ vi-

vrier de maison, sacré, perdure encore, on assiste à l'apparition de champs commerciaux « individuels », concédés par le chef de maison aux hommes mariés de la famille, afin qu'ils produisent leur part de l'impôt, et accèdent à un peu plus d'autonomie financière.

La première moitié de ce siècle s'achève aussi par l'aménagement régional : désenclavement (route Bobo-Dédougou, Sara-Bereba-Houndé, voie ferrée passant par Bereba), constitution des forêts classées de Maro et du Tui qui occupent la majeure partie du bas-glacis du Tui (fig. 1), amputant certains villages des trois quarts de leur territoire sur leurs meilleures terres de surcroît (cas de Popioho, Sara, et Maro), les condamnant à terme à la culture permanente ou à demander des terres aux voisins. Des programmes de défrichement des forêts galeries, éradication de la trypanosomose par dépistage et traitement systématique, et chasse systématique aux animaux sauvages ont rendu les zones alluviales et humides habitables, et permis la valorisation des plaines herbeuses et nouvelles jachères du bas-glacis par les troupeaux des Peuls, qui arrivent en grand nombre.

La dernière influence extérieure de la période précontemporaine sera le lancement des campagnes pour la culture du coton et sa mécanisation. Les retours de soldats engagés dans la seconde guerre mondiale et dans les guerres de décolonisation et les efforts des services techniques C.F.D.T. pour lancer le cotonnier commercial en 1950 invitent une fois de plus, les Bwais à de nouvelles techniques et de nouveaux comportements de production, plus individuels. C'est dans les zones les plus accessibles et les plus intéressantes agronomiquement, (Solenzo, Houndé) que la décroissance démographique crée cependant les conditions techniques (existence de surplus vivriers et moins de bouches à nourrir, vieillissement des travailleurs) et psychologiques (recherche de compensation à la dénatalité) requises pour le passage à une économie de profit et à un allègement du travail, favorisant le décollage des cultures commerciales des années cinquante sans affaiblissement des productions vivrières (CAPRON, 1973). Au contraire, dans les zones moins favorisées (cercle de Dédougou), plus soumises aux rigueurs coloniales, plus fidèles à la tradition égalitariste et

culturale bwa, la situation alimentaire est moins enviable et la crise psychologique due à la dénatalité ne trouve pas une telle compensation, en dehors d'une passion pour la vie politique moderne. Les premières charrues sont utilisées par ces anciens combattants, mais ils sont peu suivis par le gros de la population bwa, qui restera opposée à l'introduction des attelages jusqu'aux années

soixante-dix. Peu habitués à l'élevage et considérant cette manière de travailler indigne et propre à affaiblir leur civilisation, ils ne s'y mettront vraiment que sous l'intensification de la pression et des avantages consentis (crédits de 5 ans permettant l'accès aux animaux de trait) par les programmes de sensibilisation (1970), en suivant l'exemple des Mossis.

CONCLUSION

La mise en place du système agraire bwa de la région de Bondoukuy, tel qu'observable en 1950, s'est donc effectuée en trois étapes principalement.

Une période de hameaux autonomes mobiles pratiquant une culture itinérante à longue période, dispersés sur l'ensemble de l'espace disponible, à l'exception de petites bandes proches des axes de drainage principaux. À partir de 1720, une période d'insécurité et de développement politique aboutissant au regroupement et à l'enracinement des populations de paysans et d'artisans sur le plateau, une aire relativement pauvre et fragile sur le plan du milieu, mais salubre, et à une différenciation socio-politique et foncière. Il n'y a pas eu accroissement corrélatif de l'élevage, activité refusée par les paysans bwas du kyiho du fait de leur indifférence à l'enrichissement individuel, mais pratiquée par les Peuls transhumants qui s'établissaient peu à peu dans la région en périphérie des bourgades fortes comme Bondoukuy. Cependant l'essentiel du plateau était soumis à la culture itinérante à longue révolution, en grandes soles d'un seul tenant (5 ans de mil, 40 ans de jachère en savane boisée). Il est admis que ces pratiques de culture itinérante dégradent peu le milieu. Une auréole plus proche du village et soumise à plus forte intensité culturelle et sert à développer le parc à karité-néré ainsi qu'à affirmer les maîtrises foncières lignagères. Les champs permanents sous *Faidherbia* sont peu étendus. La période coloniale est marquée par l'extension du parcours de culture itinérante à tout l'espace disponible, du fait de la sécurité mais aussi de la recherche de tranquillité vis-à-vis des autorités. Cette période se solde, en

1950, par la quasi-disparition de la forêt claire et des forêts denses des bas-glacis. En revanche, la faiblesse des surfaces cultivées par habitant en cette période de problèmes sanitaires permet d'alléger la charge culturelle du parcours. Mais le système de culture reste basé sur le petit mil, ainsi que les sorghos pour la bière de mil.

Contrairement à quelques zones bwas plus avantageuses sur le plan des sols, soumises au confinement péri-villageois, ayant développé une agriculture permanente parcellisée sous parc à *Faidherbia albida* intégrée à l'élevage sédentaire, la région de Bondoukuy est donc restée fidèle, depuis ses débuts, à la pratique de la défriche temporaire (donc de la jachère, longue en périphérie, moyenne près du village) sur l'essentiel de son espace de culture. D'une part, il s'agissait de maintenir l'aptitude productive de ce milieu ; d'autre part, de préserver ou de conquérir des droits territoriaux. Les champs de case ont toujours été limités.

Le projet fondamental de civilisation de l'ethnie bwa lui a permis de conserver longtemps son autonomie et de contrôler un parcours suffisant pour la culture itinérante. Cependant, si les forêts classées des années cinquante placées parfois sur les *no man's land* intervillageois sont peu différentes des espaces désertés au XIX^e siècle pour cause d'insécurité, certains villages ont vu à cause de cela fondre littéralement leur parcours de culture, et doivent en reconstituer un au détriment de villages voisins. Cela ne fait que renforcer la grande diversité de « cas fonciers », conséquence des guerres pré-coloniales et des variations écologi-

ques, qui formeront la base de la différenciation agraire de la période contemporaine.

Ce qui apparaît le plus durable, dans ce que SAVONNET appelle la matrice archaïque du système agraire bwa, est représenté par la religion traditionnelle, envers laquelle nous connaissons la fidélité des Bwabas, et, par là, le système foncier, fondé sur la double religion de la Brousse et des Ancêtres. Le système foncier a permis aux migrants mossis d'installer durablement des villages entiers dans les brousses des plaines, en profitant aussi de la faible concertation intervillageoise. Ce système n'était donc ni rigide ni antisocial, mais n'a pu sauvegarder dans ces espaces une exploitation durable. La gestion foncière par les lignages, en revanche, a permis de conserver les terres acquises par défrichement, pour lesquelles les lignages pouvaient revendiquer un contrôle au nom des

ancêtres. C'est par ce biais que les migrations ont été le mieux contenues et que se maintiennent des systèmes de culture à jachère de durée moyenne (20 ans), encore aujourd'hui, sur l'essentiel de l'espace du plateau. L'organisation villageoise et l'organisation communautaire du travail étaient trop liées à une époque d'insécurité pour les voir persister, en dehors des pratiques d'entraide liées aux groupes de classes d'âge et à la compensation matrimoniale. Le choix habituel du village comme unité de gestion de l'environnement n'est dans ces conditions pas le seul pertinent : suivant les problématiques, ce serait donc plus sur des grappes de villages, d'une part, sur les groupes lignagers, d'autre part, enfin sur les exploitations individuelles, en troisième lieu, qu'il devrait être aussi possible de s'appuyer pour favoriser une meilleure gestion de l'environnement, dans le contexte de leurs domaines spatiaux respectifs.

RÉFÉRENCES

- BASSOLE (T.) & V. DESPLANQUES, 1995. — *Dynamique des systèmes agraires de la région de Bondoukou*, mém. de fin d'études Cnéarc-Inagg.
- BINGER (Cap^l), 1992. — *Du Niger au Golfe de Guinée, par Kong et le Mossi*, Paris, Hachette.
- BONI (N.), 1962. — *Crépuscule des temps anciens*, Dakar, Présence Africaine.
- BORDERON (A.), 1990. — « Rapport d'évaluation du Projet de développement rural des provinces du Houet, de la Kossi et du Mouhoun », in *Rapport C.C.C.E.*, 2 t., pp. 77, annexes.
- CAPRON (J.), 1973. — *Communautés villageoises Bwa (Mali, Haute-Volta)*, Paris, Institut d'ethnologie-musée de l'Homme-C.N.R.S., 379 p.
- DEVINEAU (J. L.) & A. FOURNIER, 1997. — La flore et la végétation in DEVINEAU *et al.* (1997).
- DEVINEAU (J. L.) & J. L. GUILLAUMET, 1992. — « Origine, nature et conservation des milieux naturels africains : le point de vue des botanistes », *Afrique Contemporaine*, n°161, pp. 79-90.
- FLORET (Chr.), R. PONTANIER & G. SERPANTIE, 1994. — *La jachère en Afrique tropicale*. Dossier Mab 16, Paris, Unesco.
- FLORET (Chr.) & G. SERPANTIÉ (éd.), — *La jachère en Afrique de l'Ouest*, Orstom (coll. *Colloques et séminaires*).
- GASTELLU (J.-M.), 1980. — « L'arbre ne cache pas la forêt ou : *fructus, usus, et abusus* », *Cah. Orstom sér. Sci. Hum.*, vol. XVII, n° 3-4 : pp. 279-282.
- GUINKO (S.) & J. MILLOGO-RASOLODIMBY, 1997. — *Étude sur l'histoire récente de la*

- végétation : Application aux paysages de jachère de la région de Bondoukui-Bereba*, Rapport Fast, 36 p.
- JEAN (S.), 1975. — *Les jachères en Afrique tropicale : Interprétation technique et foncière*, Paris, Institut d'ethnologie-musée de l'Homme.
- JEAN (S.), 1993. — « Jachères et stratégies foncières », in FLORET & SERPANTIE : pp. 47-54.
- KISSOU (R.), 1994. — *Carte morpho-pédologique du plateau de Bondoukui (1/20 000)*.
- LEMOINE (P.), 1995. — Recherches sur les sources écrites et orales portant sur l'histoire du travail dans la région de Bondoukui, mém. de D.E.A., univers. Paris-I, 75 p., *multigr.*
- RETEL-LAURENTIN (A.), 1979. — *Causes de l'infécondité dans la Volta Noire*, Paris, P.U.F. (coll. *Travaux et Documents*, n°87).
- SAVONNET (G.), 1960. — « Un système de culture perfectionnée, pratiqué par les Bwaba-Bobo-oulé de la région de Houndé (Haute-Volta) », *Études voltaïques*, nouv. sér., mém. n°1.
- SAVONNET (G.), 1986. — « Évolution des pratiques foncières dans le Bwamu méridional », *Espaces disputés en Afrique Noire*, Paris, Karthala : pp. 265-280.
- SERPANTIE (G.) & J.-N. THOMAS, 1998. — *Jeu de cartes informatiques d'occupation du sol : Région de Bondoukui*, Bobo-Dioulasso, Orstom.
- SOULI (K.) & G. SERPANTIE, 1996. — *La question des jachères dans la gestion des terroirs : Cas de Kassaho et de Popioho*, rapport, Orstom-P.D.R.I., 115 p.
- TAONDA (J.B.), R. BERTRAND, J. DICKEY, J.L. MOREL & K. SANON, 1995. — « Dégénération des sols et agriculture minière au Burkina Faso », *Cah. Agric.*, 4 : pp. 363-369.
- VAN DER POL (F.), 1991. — L'épuisement des terres, une source de revenus pour les paysans du Mali-Sud, *Savanes d'Afrique, terres fertiles ?*, min. De la Coopération (coll. *Focal Coop*) : pp 403-418.
- WHITE (P.), 1986. — *La Végétation de l'Afrique*, Orstom-Unesco.
- ZOMBRE (P.), 1995. — *Carte morpho-pédologique du bas-glacis de Bondoukui (1/20 000)*, notice.